Communisme

#13 Novembre 2020

Introduction au matérialisme dialectique chez Friedrich Engels p. 3

Déclaration du Centre MLM de Belgique et du PCF (mlm)
pour le 200e anniversaire de la naissance de Friedrich Engels p. 13

Lénine : Friedrich Engels p. 19

Le PCM d'Italie, « marxiste-léniniste » dans sa source,
improductif dans sa nature p. 27

Le matérialisme dialectique et la loi de la contradiction
comme loi de la complémentarité oppositionnelle :
la théorie des deux points p. 30

200e anniversaire de la naissance de Friedrich Engels

éditorial

Ce numéro de **Communisme** célèbre de manière appuyée le 200e anniversaire de Friedrich Engels, le grand et fidèle camarade de Karl Marx, l'infatigable militant du mouvement ouvrier, le puissant contributeur à la fondation de la seconde Internationale.

Il va de soi qu'une insistance particulière est apportée aux contributions de Friedrich Engels au matérialisme dialectique. Il s'agit là en effet du noyau même de l'idéologie communiste, le cœur de sa nature scientifique.

Honneur à Friedrich Engels pour son 200e anniversaire !
Saluons ce maître du Marxisme-Léninisme-Maoïsme !

Apprendre de Friedrich Engels est essentiel pour qui veut être à la hauteur de son époque, ce qui est condition évidente pour qui veut faire la révolution. Ce numéro, outre de présenter des documents à ce sujet, fournit une introduction aux enseignements de Friedrich Engels concernant le matérialisme dialectique, en explicitant ses propos sur la matière, la nature du mouvement de la matière, la vision matérialiste dialectique du monde.

Nous appelons à consulter les sites suivants :
vivelemaoisme.org
materialisme-dialectique.com

Introduction au matérialisme dialectique chez Friedrich Engels

Une chose pareille n'est jamais vraiment pareille

Une main est une main et notre main ne change pas. Pourtant, notre main n'est pas celle du voisin, et inversement.... Et cela reste tout de même une main.
Et si notre main ne change pas... elle change quand même : elle grandit, elle s'abîme, elle vieillit, tout comme nous.

Friedrich Engels nous dit :

Tout être organique est, à chaque instant, le même et non le même ; à chaque instant, il assimile des matières étrangères et en élimine d'autres, à chaque instant des cellules de son corps dépérissent et d'autres se forment ; au bout d'un temps plus ou moins long, la substance de ce corps s'est totalement renouvelée, elle a été remplacée par d'autres atomes de matière de sorte que tout être organisé est constamment le même et cependant un autre.

La main a été pareille sans le rester

La main est restée pareille pour des êtres vivants pendant des générations et des générations - et pourtant elle a évolué au cours du temps, à travers les générations.

Nos cousins qui n'ont pas eu le même parcours doivent malheureusement en souffrir par notre faute.

Friedrich Engels constate ainsi cette évolution :

C'est le jour où, après des millénaires de lutte, la main fut définitivement différenciée du pied et l'attitude verticale enfin assurée, que l'homme se sépara du singe, et que furent établies les bases du développement du langage articulé et du prodigieux perfectionnement du cerveau, qui a depuis rendu l'écart entre l'homme et le singe infranchissable.

La spécialisation de la main, voilà qui signifie l'outil, et l'outil signifie l'activité spécifiquement humaine, la réaction modificatrice de l'homme sur la nature, la production.

N'étant jamais pareille, une chose est définie par son mouvement

Une chose étant à la fois elle-même et pas elle-même, elle ne se laisse saisir que par son mouvement, qui permet de la saisir en ce qu'elle est elle-même et en ce qu'elle ne l'est pas.

C'est par sa transformation qu'on peut voir ce qu'est la chose, comment elle existe, dans quel cadre, avec quelle nature. Une chose n'obtient une reconnaissance authentique que par la saisie de sa propre nature, qui est d'être en mouvement.

Friedrich Engels nous dit :

Dialectique de la science de la nature : objet : la matière en mouvement. On ne peut connaître à leur tour les diverses formes et aspects de la matière que par le mouvement ; ce n'est qu'en lui qu'apparaissent les propriétés des corps ; il n'y a rien à dire d'un corps qui n'est pas en mouvement. Des formes du mouvement découle donc la nature des corps en mouvement.

Tout est en mouvement, tout le temps

Il n'y a pas de début ni de fin, car rien n'est statique. Rien ne reste pareil, rien ne peut avoir été créé, « posé » en un endroit par un « créateur ». Une chose posée resterait telle qu'elle est, elle ne connaîtrait pas le mouvement, elle serait toujours semblable, elle serait éternelle.

Or, tout change tout le temps, comme le montre l'histoire des roches, l'histoire des êtres vivants, l'histoire des continents, l'histoire des étoiles.

Friedrich Engels nous rappelle que :

La science moderne de la nature a dû emprunter à la philosophie le principe de l'indestructibilité du mouvement ; sans lui, elle ne pourrait plus exister.

Être scientifique, c'est étudier le mouvement

Ce qu'on appelle science, c'est l'étude du mouvement dans ses spécificités, en cherchant à obtenir le recul nécessaire pour être en mesure de saisir les transformations passées, présentes, futures.

Friedrich Engels nous souligne que :

La géologie est l'histoire de ce changement continuel. A la surface, modifications mécaniques (érosion, gel), chimiques (effritement); à l'intérieur, modifications mécaniques (pression), chaleur (volcanique), changements chimiques (eau, acides, fixateurs); à grande échelle : soulèvement du sol, tremblements de terre, etc.

L'ardoise d'aujourd'hui est foncièrement différente du limon dont elle a été formée ; la craie, des coquilles microscopiques sans cohésion entre elles qui la composent ; que dire du calcaire, qui selon certains serait d'origine entièrement organique ? Le grès est tout autre que la poussière de sable marin, laquelle provient à son tour de l'effritement du granit, etc. ; pour ne rien dire du charbon.

Le mouvement définit les choses et les choses définissent le mouvement

Comment parle-t-on des choses ? On parle des choses en fonction de leur mouvement, du rapport avec elles, du rapport entre elles.

Quand on parle de la boue et de la pluie, on pense tout de suite à leurs propriétés, pareil quand on parle d'un gâteau. On s'appuie sur comment la chose est constituée, d'où elle vit, comment elle agit.

Le café ou le thé est pareillement *défini* par sa nature en mouvement, depuis sa croissance comme plante jusqu'à sa consommation.

Friedrich Engels nous explique que :

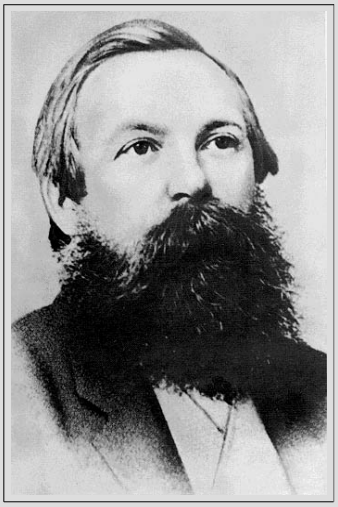
Le mouvement, au sens le plus général, conçu comme mode d'existence de la matière, comme attribut inhérent à elle, embrasse tous les changements et tous les processus qui se produisent dans l'univers, du simple changement de lieu jusqu'à la pensée.

« Le mouvement est le mode d'existence de la matière. Jamais, ni nulle part, il n'y a eu de matière sans mouvement, ni il ne peut y en avoir.

Mouvement dans l'espace de l'univers, mouvement mécanique de masses plus petites sur chaque corps céleste, vibration moléculaire sous forme de chaleur ou de courant électrique ou magnétique, décomposition et combinaison chimiques, vie organique : chaque atome singulier de matière dans l'univers participe à chaque instant donné à l'une ou à l'autre de ces formes de mouvement ou à plusieurs à la fois.

Tout repos, tout équilibre est seulement relatif, n'a de sens que par rapport à telle ou telle forme de mouvement déterminée (...).

Le mouvement est donc tout aussi impossible à créer et à détruire que la matière elle-même. »



Le mouvement est qualité et quantité et c'est lui qui définit les choses

La faim exprime le besoin d'énergie, énergie qui manque à notre mouvement. La faim est une qualité qui exprime le besoin d'une quantité. Cette quantité permet ensuite une qualité : l'activité.

Le rapport entre cette quantité et cette qualité, le type d'activité, la manière dont se produit cette activité ainsi que ce rapport entre quantité et qualité... définit les choses.

Les choses n'existent que parce qu'il y a mouvement : c'est le mouvement qui décide de leurs propriétés physiques et chimiques, et inversement. Exister, c'est être en mouvement d'une certaine manière qualitative et quantitative.

Friedrich Engels nous résume cela en disant :

Dans la nature, d'une façon nettement déterminée pour chaque cas singulier, les changements qualitatifs ne peuvent avoir lieu que par addition ou retrait quantitatifs de matière ou de mouvement (comme on dit, d'énergie).

Toutes les différences qualitatives dans la nature reposent soit sur une composition chimique différente, soit sur des quantités ou des formes différentes de mouvement (d'énergie), soit, ce qui est presque toujours le cas, sur les deux à la fois.

La physique-chimie, c'est une étude du mouvement

Le mouvement lui-même n'est pas statique : il ne peut pas l'être, car il est porté par la matière elle-même en mouvement.
Le mouvement se transforme par conséquent, selon les propriétés de la matière qui le porte.
Les acides aminés construisent des muscles, le charbon produit de la vapeur permettant un mouvement mécanique, l'essence permet une combustion pour faire tourner un moteur, les plantes pratiquent la photosynthèse à partir de l'énergie lumineuse, etc.
Il y a un jeu de va-et-vient, d'interactions entre tout ce qui existe et des changements dans la nature du mouvement.

Friedrich Engels constate la conversion, la transformation du mouvement :

Le mouvement mécanique des masses se transforme en chaleur, en électricité, en magnétisme ; la chaleur et l'électricité se transforment en dissociation chimique ; de son côté, le processus de combinaison chimique développe à son tour de la chaleur et de l'électricité et, grâce à cette dernière, du magnétisme ; enfin la chaleur et l'électricité produisent à leur tour le mouve-ment mécanique des masses.

Et cette conversion se fait de telle sorte qu'à une quantité déterminée d'une forme de mouvement correspond une quantité exactement déterminée d'une autre forme de mouvement.

Pas de qualité sans quantité et inversement

On connaît la question sur ce qui est plus lourd : cent kilos de plomb ou cent kilos de plumes (sans parler du poids moral à porter de ce qui est arrivé aux oiseaux).

Elle montre que la qualité et la quantité sont liées : la qualité du plomb fait qu'il n'en faut pas autant que les plumes pour atteindre cent kilos.

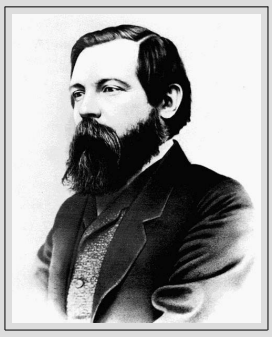
Étudier les choses, c'est regarder comment elles sont en mouvement et comment ce mouvement dépend d'un rapport bien particulier entre la qualité et la quantité.

Friedrich Engels nous dit ainsi :

> On peut définir la chimie comme la science des changements qualitatifs des corps qui se produisent par suite d'une composition quantitative modifiée.

« La lumière et l'obscurité constituent certainement l'opposition la plus criante, la plus catégorique dans la nature.

Du quatrième évangile jusqu'aux Lumières du XVIIIe siècle, elle a toujours servi de phraséologie rhétorique à la religion et à la philosophie. »



La découverte de la qualité et de la quantité est à la base de la transformation de la réalité de l'humanité

Pour évoluer, l'humanité a généralisé sa perception et sa compréhension de la qualité et de la quantité.

C'est de cette manière qu'elle a pu tirer profit de son environnement pour se faciliter la vie et pouvoir se développer grâce à un cadre matériel amélioré.

Les humains formant une certaine quantité ont constaté la qualité existant dans certains phénomènes, tel le feu.
L'humanité a alors utilisé des *qualités* pour modifier l'environnement pris comme *quantité.*

Friedrich Engels souligne que :

La découverte pratique de la transformation du mouvement mécanique en chaleur est si antique que l'on pourrait la prendre comme point de départ de l'histoire de l'humanité.

Quels que soient les progrès, en ce qui concerne les inventions d'outils et la domestication des animaux, qui ont précédé la découverte du feu, c'est seulement en apprenant à produire le feu par frottement que les hommes contraignirent pour la première fois une force non organique de la nature à entrer à leur service.

Et quelle impression profonde a produit sur l'humanité ce progrès gigantesque, d'une portée presque incommensurable.

L'univers a-t-il un début ?

Si l'on ne croit pas en Dieu, alors c'est non.

Si on dit oui, alors il faut en effet un démarreur, un « créateur ». Ce démarreur, ce créateur, c'est ce qu'on appelle « Dieu » : on peut mettre ce qu'on veut derrière ce concept, du moment qu'il justifie la « création », le démarrage.

Le matérialisme dialectique rejette une telle « création » et considère qu'il n'y a que la production : rien ne vient de rien. L'univers est éternel, il n'a pas de début, rien n'a de début, tout vient de quelque chose, toujours et partout.

Il n'y a pas de « big bang » démarrant l'univers, ni une perte d'une prétendue énergie initiale aboutissant à un effondrement de l'univers. Il n'y a pas de premier homme, il y a la transformation ininterrompue de la matière, passant par la main comme forme d'organisation.

Friedrich Engels dénonçait le Big bang, concept apparu à son époque déjà :

La mutation des forces naturelles, notamment de la chaleur en force mécanique, etc., a donné lieu en Allemagne à une théorie extrêmement insipide (…), à savoir que l'Univers ne cesse de refroidir, que les températures à l'intérieur de l'Univers tendent toujours plus à s'équilibrer, et qu'ainsi il arrive finalement un moment où toute vie devient impossible, où le monde entier n'est plus constitué que de planètes gelées tournant les unes autour des autres.

Il n'y a qu'à attendre que les curés s'emparent de cette théorie comme du dernier mot du matérialisme. On ne peut rien imaginer de plus bête.

Étant donné que d'après cette théorie il est toujours nécessairement transformé plus de chaleur en d'autres formes d'énergie qu'il n'est possible que d'autres formes d'énergie se transforment en chaleur, il s'ensuit naturellement que l'état de grande chaleur originel à partir duquel tout se refroidit est absolument inexplicable, et même que c'est une contradiction et que cela présuppose donc l'existence d'un Dieu.

« Rien dans la nature n'arrive isolément. Chaque phénomène réagit sur l'autre et inversement, et c'est la plupart du temps parce qu'ils oublient ce mouvement et cette action réciproque universels que nos savants sont empêchés d'y voir clair dans les choses les plus simples. »

« Les idées de lignes, de surfaces, d'angles, de polygones, de cubes, de sphères, etc., sont toutes empruntées à la réalité et il faut une bonne dose de naïveté idéologique pour croire les mathématiciens, selon lesquels la première ligne serait née du déplacement d'un point dans l'espace, la première surface du déplacement d'une ligne, le premier corps du déplacement d'une surface, etc.

La langue elle-même s'insurge là-contre. Une figure mathématique à trois dimensions s'appelle un corps, corpus solidum, donc, en latin même, un corps palpable ; elle porte donc un nom qui n'est nullement emprunté à la libre imagination de l'entendement, mais à la solide réalité. »

« Nous ne pouvons connaître que dans les conditions de notre époque et dans les limites de, celles-ci. »

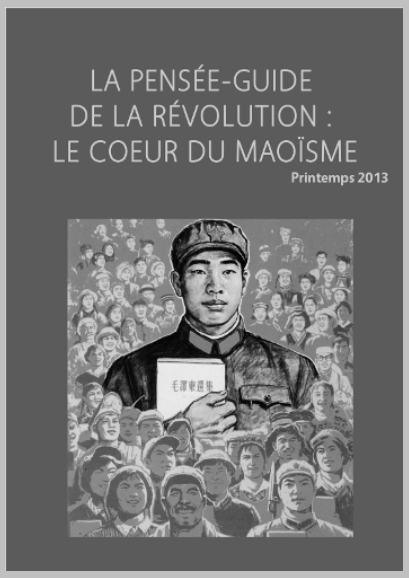
« La pensée théorique de chaque époque, donc aussi celle de la nôtre, est un produit historique qui prend en des temps différents une forme très différente et par là, un contenu très différent. La science de la pensée est donc, comme toute autre science,une science historique, la science du développement historique de la pensée humaine. »

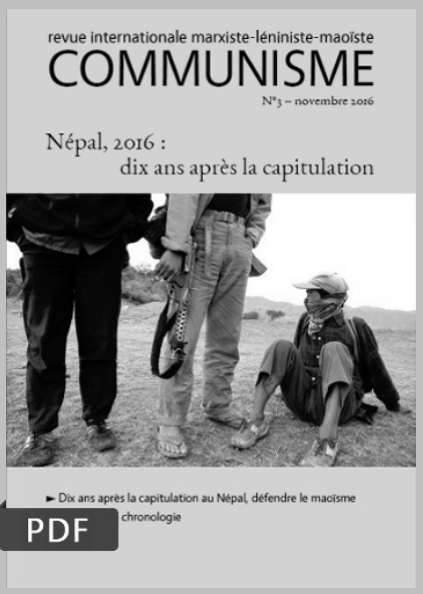
« Le fait que notre pensée subjective et le monde objectif sont soumis aux mêmes lois et que, par suite, tous deux, dans leurs résultats, ne peuvent pas en fin de compte se contredire, mais doivent forcément s'accorder, domine absolument notre pensée théorique dans sa totalité. Il est sa condition inconsciente et inconditionnelle. »

« Les faits nous rappellent à chaque pas que nous ne régnons nullement sur la nature comme un conquérant règne sur un peuple étranger, comme quelqu'un qui serait en dehors de la nature, mais que nous lui appartenons avec notre chair, notre sang, notre cerveau, que nous sommes dans son sein et que toute notre domination sur elle réside dans l'avantage que nous avons sur l'ensemble des autres créatures de connaître ses lois et de pouvoir nous en servir judicieusement. »

« Une fois que la dialectique, s'appuyant sur les résultats acquis aujourd'hui de notre expérience scientifique de la nature, a démontré que toutes les expositions polaires en général sont déterminées par l'action réciproque des deux pôles opposés ; que la séparation et l'opposition de ces deux ne peut exister que dans les limites de leur connexion réciproque et de leur union; qu'inversement leur union ne réside que dans leur séparation et leur connexion réciproque que dans leur opposition, il ne peut être question, ni d'un équilibre définitif de la répulsion et de l'attraction, ni de la répartition et concentration définitives d'une des formes du mouvement sur une moitié de la matière et de l'autre sur l'autre, donc ni d'une interpénétration réciproque, ni d'une séparation absolue des deux pôles. »

Communisme





depuis 2016

au service de l'internationalisme prolétarien

Déclaration du Centre MLM de Belgique et du PCF(mlm) pour le 200e anniversaire de la naissance de Friedrich Engels

Nous voulons ici saluer la figure de Friedrich Engels, à l'occasion du 200e anniversaire de sa naissance le 28 novembre 1820 ! Nous le faisons d'autant plus volontiers que Friedrich Engels a été d'une abnégation complète et d'une grande humilité. Il avait compris que Karl Marx était parvenu à forger une vision du monde scientifique et il s'est mis pour cette raison entièrement à son service.

Friedrich Engels est par conséquent une figure dans l'ombre de l'immense Karl Marx, notre maître, mais une figure exemplaire. Il mérite d'être mis en lumière, d'autant plus qu'en raison du développement inégal, un rôle d'importance lui a été attribué.

Karl Marx s'est en effet précipité dans ses études matérialistes historiques, dont le célèbre Capital. Pour cette raison, il a mis de côté les études portant sur le développement des sciences naturelles et c'est Friedrich Engels qui s'en est chargé, en étant bien entendu supervisé. C'est dans ce cadre que Friedrich Engels a écrit sur la dialectique de la nature.

Nous affirmons par conséquent que les figures de Karl Marx et Friedrich Engels sont inséparables.

C'est un point sur lequel nous ne saurions insister assez en ce bicentenaire de la naissance de Friedrich Engels. Lorsque Friedrich Engels écrit sur la dialectique de la nature, il le fait en liaison avec Karl Marx, au service de Karl Marx. La relecture d'un Karl Marx simplement « matérialiste historique » relève de la fiction, de la trahison de ce qu'a été le tandem Karl Marx-Friedrich Engels.

Une telle relecture est d'ailleurs courante précisément parce qu'elle sert la bourgeoisie. La littérature bourgeoise pullule

d'affirmations selon lesquelles Friedrich Engels aurait modifié la démarche de Karl Marx, comme quoi il en aurait fait un dogme. Friedrich Engels serait à l'origine d'une lecture « totalitaire » en affirmant l'universalité de la dialectique.

L'objectif est de briser le marxisme de l'intérieur en opposant Karl Marx à Friedrich Engels et inversement. Les classiques du marxisme – Marx, Engels, Lénine, Staline et Mao Zedong – ont quant à eux toujours souligné que Karl Marx et Friedrich Engels forment un tout parfaitement cohérent.

Honorer Friedrich Engels, c'est donc souligner qu'il est indissociable de Karl Marx et en même temps affirmer la dialectique de la nature comme vision du monde communiste. Ne pas le faire, c'est avoir la même position que la social-démocratie de la fin du XIXe siècle et nous pouvons voir qu'une telle position est courante pour ne pas dire systématique à travers le monde dans les mouvements se réclamant du marxisme. C'est très lourd de sens selon nous, cela montre la force de l'idéologie bourgeoise.

Friedrich Engels a joué un rôle très important dans ses contributions à Karl Marx et au marxisme, en généralisant les précisions sur le matérialisme dialectique, notamment avec ses nombreux feuillets sur la « dialectique de la nature », que les archivistes sociaux-démocrates avaient cependant mis de côté.

Friedrich Engels fut lui-même un acteur de la fondation de la seconde Internationale (1889-1914), qui rassembla les organisations politiques du mouvement ouvrier. La dialectique de la nature était toutefois considérée comme une question au mieux secondaire, alors que de toutes façons de nombreux Partis récusaient le marxisme, comme le Parti Ouvrier Belge et le Parti Socialiste Section Française de l'Internationale Ouvrière.

Heureusement, ces écrits sur la dialectique de la nature furent publiés en URSS dans les années 1920. Cela souligne le rôle très important de Lénine et de l'URSS de Staline pour remettre les choses à leur juste place. Ne pas valoriser cette étape, c'est pratiquer le révisionnisme ! C'est nier la substance du marxisme !

Et c'est là le cœur de la question. Ceux qui ont réussi à transformer le monde l'ont fait précisément en s'appuyant sur la dialectique de la nature. Lénine insista particulièrement sur la nécessité d'avoir le matérialisme dialectique comme vision du monde ; son écrit intitulé *Matérialisme et empirio-criticisme* est un manifeste en ce sens. Ce fut la base de l'idéologie du Parti bolchévik.

Staline systématisa de manière très pédagogique cette vision du monde et il fit en sorte qu'à tous les niveaux, le matérialisme dialectique soit le fondement des recherches scientifiques dans tous les domaines en URSS. Le révisionnisme de Khrouchtchev a consisté en la négation du matérialisme dialectique, à tous les niveaux.

La Chine populaire, avec Mao Zedong, a maintenu debout le drapeau du matérialisme dialectique, plus particulièrement à partir de la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne, qui a amené de grandes avancées dans sa compréhension.

Il en fut de même pour le Parti Communiste du Pérou dirigé par Gonzalo, dont voici les principes basiques exposés dans le programme de 1988, le premier principe portant précisément et évidemment sur le matérialisme dialectique :

« La contradiction, seule loi fondamentale de la transformation incessante de la matière éternelle ;

Les masses font l'histoire et « on a raison de se révolter » ;

Lutte de classe, dictature du prolétariat et internationalisme prolétarien ;

La nécessité pour le Parti communiste marxiste-léniniste-maoïste d'appliquer fermement l'indépendance, les propres décisions et l'autosuffisance ;

Combattre l'impérialisme, le révisionnisme et la réaction de manière indélébile et implacable ;

Conquérir et défendre le pouvoir avec la guerre populaire ;

La militarisation du Parti et la construction concentrique des trois instruments de la révolution;

La lutte de deux lignes comme force motrice du développement du parti ;

La transformation idéologique constante et toujours mettre la politique au poste de commande ;

Servir le peuple et la révolution prolétarienne mondiale ; et

Désintérêt absolu et un style de travail juste et correct. »

> Tout cela est juste. Le matérialisme dialectique est la vision du monde des communistes : en réfuter les fondements, c'est récuser le communisme, c'est nier que la matière va au communisme comme l'a toujours souligné le Parti Communiste du Pérou.
>
> Nous pensons qu'il est opportun ici de donner l'exemple d'une réfutation tout à fait typique dans son anticommunisme et pour cette raison mentionnant naturellement Friedrich Engels. Le groupe français d'ultra-gauche « Parti Communiste Maoïste » dénonçait le PCF(mlm) en 2012 en ces termes justement :

« Le p « c » « mlm » prétend détenir la vérité dans tous les domaines, être le parti de la science.

Il avance la thèse de l'inéluctable marche vers le communisme de l'Univers et d'autres déclarations délirantes du même acabit.

Il confond souvent les hypothèses et les lois avérées qui sont d'ailleurs relatives aux connaissances acquises, complétées, modifiées ou rendues obsolètes par de nouvelles découvertes.

Il se prend pour le nouvel Engels et le théoricien d'une « nouvelle » « Dialectique de la Nature ». Il est vrai que le p « c » « mlm » est plus mégalomane que modeste.

Qu'il s'en tienne à la vulgarisation de thèses scientifiques ou indique les meilleures vulgarisations mais un peu de modestie et de prudence en matière de science ou de jugement culturel. »

> On a ici des critiques que connaissaient déjà le marxisme et Friedrich Engels : le matérialisme dialectique serait une mystique, il ne faut pas aborder les questions scientifiques d'un point de vue communiste, le Parti ne doit pas avoir un avis dans tous les domaines il faut en rester à un relativisme prudent, etc.
>
> Ce sont précisément ces réfutations empirio-criticistes, empiristes – critiques, simplement fondées sur l'expérience immédiate et une

sorte de critique subjectiviste, que dénonçait Lénine ! Ce sont précisément ces conceptions qui ont été écrasées en URSS avec Staline, le matérialisme dialectique étant considéré comme le seul moyen d'analyser la réalité. Ce sont précisément ces conceptions qui ont été combattues durant la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne !

Qui est communiste transforme la réalité et qui transforme la réalité saisit que le mouvement est dialectique tout le temps et partout. C'est parce qu'ils étaient des révolutionnaires concrets que Karl Marx et Friedrich Engels ont pu porter l'idéologie communiste. Qui reconnaît véritablement la dignité du réel saisit l'universel dans le particulier et comprend la nature dialectique de la matière éternelle.

Pour les révisionnistes, le matérialisme dialectique est une fantasmagorie, une aventure intellectuelle, une chose à combattre, car à l'arrière-plan la bourgeoisie est à l'œuvre et pour elle la reconnaissance de l'universalité de la dialectique est à la fois incompréhensible et criminelle. La dialectique, comme la lutte armée, représente pour la bourgeoisie sa négation. Voilà pourquoi il y a une pression gigantesque contre tout ce qui s'y rattache, tout ce qui la porte.

Honorer Friedrich Engels en son bicentenaire a ainsi une portée révolutionnaire, car c'est honorer celui qui a joué un rôle notable dans la mise en place du dispositif idéologique communiste, qui a contribué à mettre en place le matérialisme dialectique.

Honorer Friedrich Engels, c'est le considérer comme un classique, aux côtés de son frère d'armes Karl Marx, de Lénine et de Staline, de Mao Zedong.

Honorer Friedrich Engels, c'est arborer, défendre et appliquer le matérialisme dialectique !

Centre Marxiste-Léniniste-Maoïste de Belgique

Parti Communiste de France (marxiste-léniniste-maoïste)

NOVEMBRE 2020

Lénine : Friedrich Engels

Article écrit au cours de l'automne 1895, paru pour la première fois en 1896

Quel flambeau de l'esprit s'est éteint,
Quel coeur a cessé de battre !

Friedrich Engels s'est éteint à Londres le 5 août (24 juillet ancien style) 1895. Après son ami Karl Marx (mort en 1883), Engels fut le savant le plus remarquable et l'éducateur du prolétariat contemporain du monde civilisé tout entier.

Du jour où la destinée a réuni Karl Marx et Friedrich Engels, l'œuvre de toute la vie des deux amis est devenue le fruit de leur activité commune.

Aussi, pour comprendre ce que Friedrich Engels a fait pour le prolétariat, faut-il se faire une idée précise du rôle joué par la doctrine et l'activité de Marx dans le développement du mouvement ouvrier contemporain.

Marx et Engels ont été les premiers à montrer que la classe ouvrière et ses revendications sont un produit nécessaire du régime économique actuel qui crée et organise inéluctablement le prolétariat en même temps que la bourgeoisie; ils ont montré que ce ne sont pas les tentatives bien intentionnées d'hommes au cœur généreux qui délivreront l'humanité des maux qui l'accablent aujourd'hui, mais la lutte de classe du prolétariat organisé.

Dans leurs œuvres scientifiques, Marx et Engels ont été les premiers à expliquer que le socialisme n'est pas une chimère, mais le but final et le résultat nécessaire du développement des forces productives de la société actuelle.

Toute l'histoire écrite jusqu'à nos jours a été l'histoire de la lutte des classes, de la domination et des victoires de certaines classes sociales sur d'autres. Et cet état de choses continuera tant que n'auront pas disparu les bases de la lutte des classes et de la domination de classe: la propriété privée et l'anarchie de la production sociale. Les intérêts du prolétariat exigent la destruction de ces bases, contre lesquelles doit donc être orientée la lutte de classe consciente des ouvriers organisés. Or, toute lutte de classe est une lutte politique.

Ces conceptions de Marx et d'Engels, tout le prolétariat qui lutte pour son émancipation les a aujourd'hui faites siennes; mais dans les années quarante, quand les deux amis commencèrent à collaborer aux publications socialistes et à participer aux mouvements sociaux de leur époque, elles étaient entièrement nouvelles.

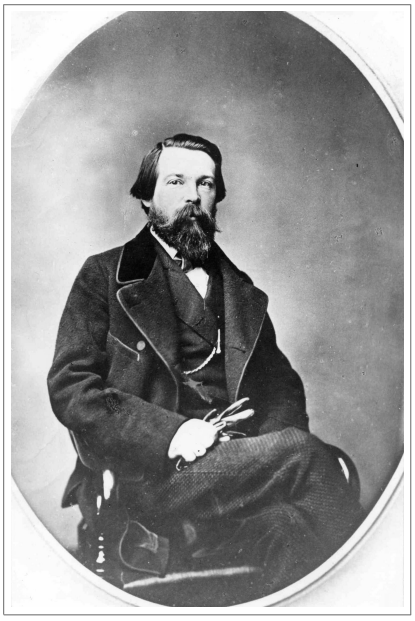
Nombreux étaient alors les hommes de talent ou sans talent, honnêtes ou malhonnêtes, qui, tout à la lutte pour la liberté politique, contre l'arbitraire des rois, de la police et du clergé, ne voyaient pas l'opposition des intérêts de la bourgeoisie et du prolétariat. Ils n'admettaient même pas l'idée que les ouvriers puissent agir comme force sociale indépendante.

D'autre part, bon nombre de rêveurs, dont certains avaient même du génie, pensaient qu'il suffirait de convaincre les gouvernants et les classes dominantes de l'iniquité de l'ordre social existant pour faire régner sur terre la paix et le bien-être général. Ils rêvaient d'un socialisme sans lutte.

Enfin, la plupart des socialistes d'alors et, d'une façon générale, des amis de la classe ouvrière, ne voyaient dans le prolétariat qu'une plaie qu'ils regardaient grandît avec horreur à mesure que l'industrie se développait.

Aussi cherchaient-ils tous le moyen d'arrêter le développement de l'industrie et du prolétariat, d'arrêter la «roue de l'histoire». Alors que le développement du prolétariat inspirait une peur générale, c'est dans la croissance ininterrompue du prolétariat que Marx et Engels mettaient tous leurs espoirs.

Plus il y aurait de prolétaires, plus grande serait leur force en tant que classe révolutionnaire, et plus le socialisme serait proche et possible. On peut exprimer en quelques, mots les services rendus par Marx et Engels à la classe ouvrière en disant qu'ils lui ont appris à se connaître et à prendre conscience d'elle-même, et qu'ils ont substitué la science aux chimères.



Voilà pourquoi le nom et la vie d'Engels doivent être connus de chaque ouvrier; voilà pourquoi, dans notre recueil, dont le but, comme celui de toutes nos publications, est d'éveiller la conscience de classe des ouvriers russes, nous nous devons de donner un aperçu de la vie et de l'activité de Friedrich Engels, l'un des deux grands éducateurs du prolétariat contemporain.

Engels naquit en 1820 à Barmen, dans la province rhénane du Royaume de Prusse. Son père était un fabricant. En 1838, pour des raisons de famille, Engels dut abandonner ses études au lycée et entrer comme commis dans une maison de commerce de Brême.

Ses occupations commerciales ne l'empêchèrent pas de travailler à parfaire son instruction scientifique et politique. Dès le lycée, il avait pris en haine l'absolutisme et l'arbitraire de la bureaucratie. Ses études de philosophie le menèrent plus loin encore. La doctrine de Hegel régnait alors dans la philosophie allemande et Engels s'en fit le disciple.

Bien que Hegel fût, pour sa part, un admirateur de l’État prussien absolutiste au service duquel il se trouvait en sa qualité de professeur à l'Université de Berlin, sa doctrine était révolutionnaire.

La foi de Hegel dans la raison humaine et dans ses droits et le principe fondamental de la philosophie hégélienne selon lequel le monde est le théâtre d'un processus permanent de transformation et de développement conduisirent, ceux d'entre les disciples du philosophe berlinois qui ne voulaient pas s'accommoder de la réalité, à l'idée que la lutte contre la réalité, la lutte contre l'iniquité existante et le mal régnant, procède, elle aussi, de la loi universelle du développement perpétuel.

Si tout se développe, si certaines institutions sont remplacées par d'autres, pourquoi l'absolutisme du roi de Prusse ou du tsar de Russie, l'enrichissement d'une infime minorité aux dépens de l'immense majorité, la domination de la bourgeoisie sur le peuple se perpétueraient-ils?

La philosophie de Hegel traitait du développement de l'esprit et des idées; elle était idéaliste. Du développement de l'esprit, elle déduisait celui de la nature, de l'homme et des rapports entre les hommes au sein de la société.

Tout en reprenant l'idée hégélienne d'un processus perpétuel de développement[1], Marx et Engels en rejetèrent l'idéalisme préconçu; l'étude de la vie leur montra que ce n'est pas le développement de l'esprit qui explique celui de la nature, mais qu'au contraire il convient d'expliquer l'esprit à partir de la nature, de la matière...

A l'opposé de Hegel et des autres hégéliens, Marx et Engels étaient des,matérialistes. Partant d'une conception matérialiste du monde et de l'humanité, ils constatèrent que, de même que tous les phénomènes de la nature ont des causes matérielles, de même le développement de la société humaine est conditionné par celui de forces matérielles, les forces productives.

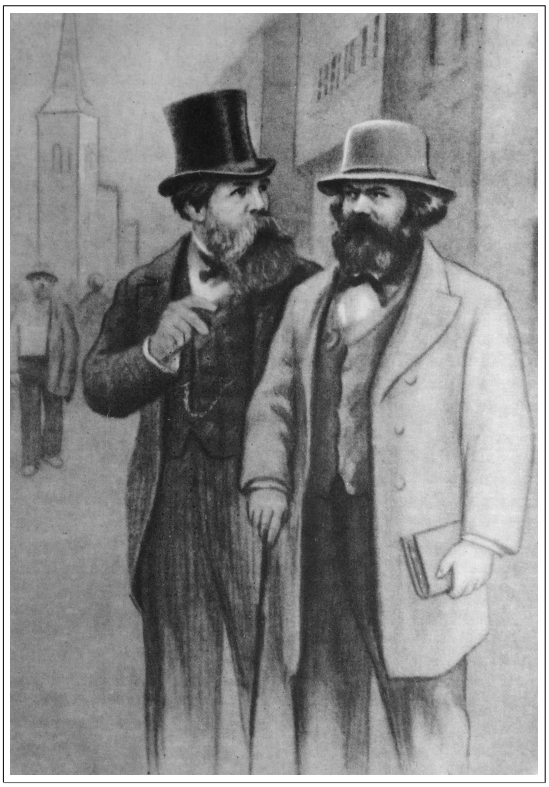
Du développement des forces productives dépendent les rapports qui s'établissent entre les hommes dans la production des objets nécessaires à la satisfaction de leurs besoins. Et ce sont ces rapports qui expliquent tous les phénomènes de la vie sociale, les aspirations des hommes, leurs idées et leurs lois.

Le développement des forces productives crée des rapports sociaux qui reposent sur la propriété privée, mais nous voyons aujourd'hui ce même développement des forces productives priver la majorité de toute propriété et concentrer celle-ci entre les mains d'une infime minorité.

Il abolit la propriété, base de l'ordre social contemporain, et tend de lui-même au but que se sont assigné les socialistes. Ces derniers doivent seulement comprendre quelle est la force sociale

1 Marx et Engels ont maintes fois déclaré qu'ils éteint, pour une large part, redevables de leur développement intellectuel aux grands philosophes allemands, et notamment à Hegel. «Sans la philosophie allemande, dit Engels, il n'y aurait pas de socialisme scientifique.»

qui, de par sa situation dans la société actuelle, est intéressée à la réalisation du socialisme, et inculquer à cette force la conscience de ses intérêts et de sa mission historique.



Cette force, c'est le prolétariat. Engels apprit à le connaître en Angleterre, à Manchester, centre de l'industrie anglaise, où il vint se fixer en 1842 comme, employé d'une maison de commerce dans laquelle son père avait des intérêts. Engels ne se contenta pas de travailler au bureau de la fabrique: il parcourut les quartiers sordides où vivaient les ouvriers et vit de ses propres yeux leur misère et leurs maux.

Mais il ne se borna pas à observer par lui-même; il lut tout ce qu'on avait écrit avant lui sur la situation de la classe ouvrière anglaise, étudiant scrupuleusement tous les documents officiels qu'il put consulter. Le fruit de ces études et de ces observations fut un livre qui parut en 1845: *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre.* Nous avons déjà rappelé plus haut le principal mérite d'Engels comme auteur de cet ouvrage. Beaucoup, avant lui, avaient déjà dépeint les souffrances du prolétariat et signalé la nécessité de lui venir en aide.

Engels fut le premier à déclarer que le prolétariat n'est pas seulement une classe qui souffre, mais que la situation économique honteuse où il se trouve le pousse irrésistiblement en avant et l'oblige à lutter pour son émancipation finale.

Le prolétariat en lutte s'aidera lui-même. Le mouvement politique de la classe ouvrière amènera inévitablement les ouvriers à se rendre compte qu'il n'est pour eux d'autre issue que le socialisme. A son tour le socialisme ne sera une force que lorsqu'il deviendra l'objectif de la lutte politique de la classe ouvrière.

Telles sont les idées maîtresses du livre d'Engels sur la situation de la classe ouvrière en Angleterre, idées que l'ensemble du prolétariat qui pense et qui lutte a aujourd'hui faites siennes, mais qui étaient alors toutes nouvelles.

Ces idées furent exposées dans un ouvrage captivant où abondent les tableaux les plus véridiques et les plus bouleversants de la détresse du prolétariat anglais. Ce livre était un terrible réquisitoire contre le capitalisme et la bourgeoisie.

Il produisit une impression considérable. On s'y référa bientôt partout comme au tableau le plus fidèle de la situation du prolétariat contemporain. Et, de fait, ni avant ni après 1845, rien n'a paru qui donnât une peinture aussi saisissante et aussi vraie des maux dont souffre la classe ouvrière.

Engels ne devint socialiste qu'en Angleterre. A Manchester, il entra en relations avec des militants du mouvement ouvrier anglais et se mit à écrire dans les publications socialistes anglaises.

Retournant en Allemagne en 1844, il fit à Paris la connaissance de Marx, avec qui il correspondait déjà depuis quelque temps, et qui

était également devenu socialiste, pendant son séjour à Paris, sous l'influence des socialistes français et de la vie française. C'est là que les deux amis écrivirent en commun *La Sainte Famille ou la Critique de la critique critique.*

Ce livre, paru un an avant *La Situation de la classe laborieuse* en Angleterre et dont Marx écrivit la plus grande partie, jeta les bases de ce socialisme matérialiste révolutionnaire dont nous avons exposé plus haut les idées essentielles. La sainte famille était une dénomination plaisante donnée à deux philosophes, les frères Bauer, et à leurs disciples.

Ces messieurs prêchaient une critique qui se place au-dessus de toute réalité, au-dessus des partis et de la politique, répudie toute activité pratique et se borne à contempler «avec esprit critique» le monde environnant et les événements qui s'y produisent. Ces messieurs traitaient de haut le prolétariat qu'ils considéraient comme une masse dépourvue d'esprit critique.

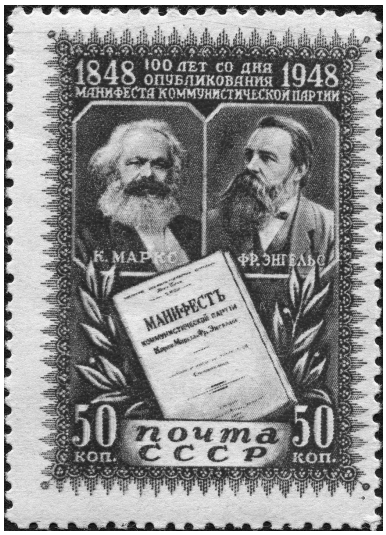
Marx et Engels se sont élevés catégoriquement contre cette tendance absurde et néfaste. Au nom de la personnalité humaine réelle, - de l'ouvrier foulé aux pieds par les classes dominantes et par l'État, - ils exigent non une attitude contemplative, mais la lutte pour un ordre meilleur de la société.

C'est évidemment dans le prolétariat qu'ils voient la force à la fois capable de mener cette lutte et directement intéressée à la faire aboutir. Avant *La Sainte Famille,* Engels avait déjà publié dans les Annales franco-allemandes de Marx et Ruge des «Essais critiques sur l'économie politique» où il analysait d'un point de vue socialiste les phénomènes essentiels du régime économique moderne, conséquences inévitables du règne de la propriété privée. C'est incontestablement sa relation avec Engels qui poussa Marx à s'occuper d'économie politique, science où ses travaux allaient opérer toute une révolution. De 1845 à 1847, Engels vécut à Bruxelles et à Paris, menant de front les études scientifiques et une activité pratique parmi les ouvriers allemands de ces deux villes.

C'est là que Marx et Engels entrèrent en rapports avec une société secrète allemande, la «Ligue des communistes», qui les chargea d'exposer les principes fondamentaux du socialisme élaboré par eux.

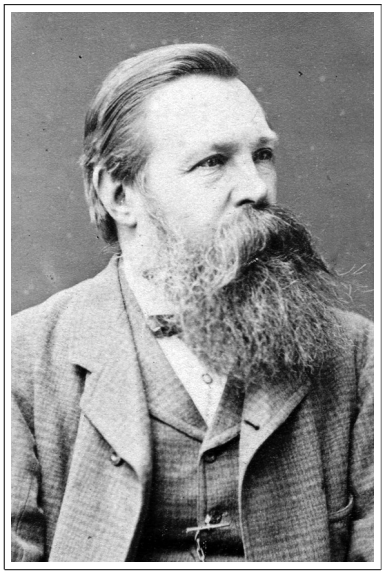
Ainsi naquit le célèbre Manifeste du Parti communiste de Marx et Engels, qui parut en 1848. Cette plaquette vaut des tomes: elle inspire et anime jusqu'à ce jour tout le prolétariat organisé et combattant du monde civilisé.

La Révolution de 1848, qui éclata d'abord en France et gagna ensuite les autres pays d'Europe occidentale, ramena Marx et Engels dans leur patrie. Là, en Prusse rhénane, ils prirent la direction de la *Nouvelle Gazette rhénane,* journal démocratique paraissant à Cologne. Les deux amis étaient l'âme de toutes les aspirations démocratiques révolutionnaires de Prusse rhénane.



Ils défendirent jusqu'au bout les intérêts du peuple et de la liberté contre les forces de réaction. Ces dernières, comme l'on sait, finirent par triompher. La Nouvelle Gazette rhénane fut interdite.

Marx qui pendant son émigration s'était vu retirer la nationalité prussienne, fut expulsé. Quant à Engels, il prit part à l'insurrection armée du peuple, combattit dans trois batailles pour la liberté et, après la défaite des insurgés, se réfugia en Suisse d'où il gagna Londres.



C'est également à Londres que Marx vint se fixer. Engels redevint bientôt commis, puis associé, dans cette même maison de commerce de Manchester où il avait travaillé dans les années quarante. jusqu'en 1870, il vécut à Manchester, et Marx à Londres, ce qui ne les empêchait pas d'être en étroite communion d'idées: ils s'écrivaient presque tous les jours.

Dans cette correspondance, les deux a mis échangeaient leurs opinions et leurs connaissances, et continuaient à élaborer en commun le socialisme scientifique.

En 1870, Engels vint se fixer à Londres, et leur vie intellectuelle commune, pleine d'une activité intense, se poursuivit jusqu'en 1883, date de la mort de Marx. Cette collaboration fut extrêmement féconde: Marx écrivit *Le Capital*, l'ouvrage d'économie politique le plus grandiose de notre siècle, et Engels, toute une série de travaux, grands et petits.

Marx s'attacha à l'analyse des phénomènes complexes de, l'économie capitaliste. Engels écrivit, dans un style facile, des ouvrages souvent polémiques où il éclairait les problèmes scientifiques les plus généraux et différents phénomènes du passé et du présent en s'inspirant de la conception matérialiste de l'histoire et de la théorie économique de Marx.

Parmi les travaux d'Engels, nous citerons: son ouvrage polémique contre Dühring (où il analyse des questions capitales de la philosophie, des sciences de la nature et des sciences sociales)[2], *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (traduction russe parue à Saint-Pétersbourg, 3e édition, 1895), *Ludwig Feuerbach* (traduction russe annotée par G. Plékhanov, Genève, 1892), un article sur la politique étrangère du gouvernement russe (traduit en russe dans *Le Social-Démocrate de Genève,* Nos, 1 et 2), des articles remarquables sur la question du logements et, enfin, deux articles, courts mais d'un très grand intérêt, sur le développement économique de la Russie (Études de Friedrich Engels sur la Russie, traduction russe de Véra Zassoulitch, Genève, 1894).

Marx mourut sans avoir pu mettre la dernière main à son ouvrage monumental sur Le Capital. Mais le brouillon en était déjà prêt, et ce fut Engels qui, après la mort de son ami, assuma la lourde tâche de mettre au point et de publier les livres II et III du Capital.

Il édita le livre Il en 1885 et le livre III en 1894 (il n'eut pas le temps de préparer le livre IV). Ces deux livres exigèrent de sa part un travail énorme.

---

2 C'est un livre remarquablement riche de contenu et hautement instructif. On n'en a malheureusement traduit en russe qu'une faible partie qui contient un historique du développement du socialisme (Le Développement du socialisme scientifique, 2e édition, Genève, 1892).

Le social-démocrate autrichien Adler à fait très justement remarquer qu'en éditant les livres II et III du Capital Engels a élevé à son génial ami un monument grandiose sur lequel il a, sans s'en douter, gravé son propre nom en lettres ineffaçables. Ces deux livres du Capital sont en effet l'œuvre de deux hommes: Marx et Engels. Les légendes antiques rapportent des exemples touchants d'amitié.

Le prolétariat d'Europe peut dire que sa science a été créée par deux savants, deux lutteurs, dont l'amitié surpasse tout ce que les légendes des Anciens offrent de plus émouvant. Engels, avec juste raison, somme toute, s'est toujours effacé devant Marx. «Auprès de Marx, écrivait-il à un vieil ami, j'ai toujours été le second violon.»

Son affection pour Marx vivant et sa vénération pour Marx disparu étaient sans bornes. Ce militant austère et ce penseur rigoureux avait une âme profondément aimante.

Pendant leur exil qui suivait le mouvement de 1848-1849, Marx et Engels ne s'occupèrent pas que de science: Marx fonda en 1864 l'«Association internationale des travailleurs», dont il assura la direction pendant dix ans ; Engels y joua également un rôle considérable.

L'activité de l'«Association internationale» qui, suivant la pensée de Marx, unissait les prolétaires de tous les pays, eut une influence capitale sur le développement du mouvement ouvrier.

Même après sa dissolution, dans les années 70, le rôle de Marx et d'Engels comme pôle d'attraction continua de s'exercer. Mieux : on peut dire que leur importance comme guides spirituels du mouvement ouvrier ne cessa de grandir, car le mouvement lui-même se développait sans arrêt.

Après la mort de Marx, Engels continua seul à être le conseiller et le guide des socialistes d'Europe.

C'est à lui que venaient demander conseils et instructions aussi bien les socialistes allemands, dont la force grandissait rapidement malgré les persécutions gouvernementales, que les représentants des pays arriérés, tels les Espagnols, les Roumains, les Russes, qui en étaient à leurs premiers pas. Ils puisaient tous au riche trésor des lumières et de l'expérience du vieil Engels.

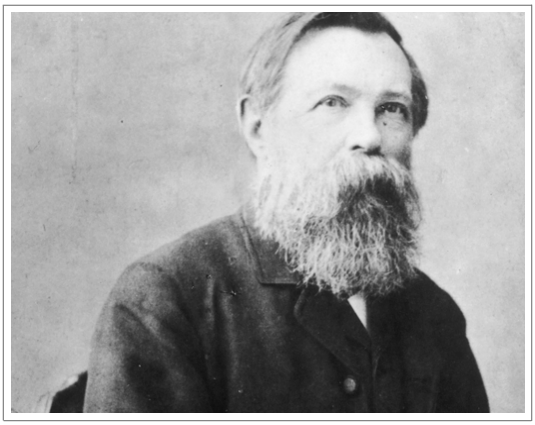
Marx et Engels, qui connaissaient le russe et lisaient les ouvrages parus dans cette langue, s'intéressaient vivement à la Russie, dont ils suivaient avec sympathie le mouvement révolutionnaire, et étaient en relation avec les révolutionnaires russes.

Tous deux étaient devenus socialistes après avoir été des démocrates, et ils possédaient très fort le sentiment démocratique de haine pour l'arbitraire politique. Ce sens politique inné, allié à une profonde compréhension théorique du rapport existant entre l'arbitraire politique et l'oppression économique, ainsi que leur riche expérience, avaient rendu Marx et Engels très sensibles sous le rapport politique.

Aussi la lutte héroïque de la petite poignée de révolutionnaires russes contre le tout-puissant

gouvernement tsariste trouva-t-elle l'écho le plus sympathique dans le cœur de ces deux révolutionnaires éprouvés.

Par contre, toute velléité de se détourner, au nom de prétendus avantages économiques, de la tâche la plus importante et la plus immédiate des socialistes russes, à savoir la conquête de la liberté politique, leur paraissait naturellement suspecte; ils y voyaient même une trahison pure et simple de la grande cause de la révolution sociale.



«L'émancipation du prolétariat doit être l'œuvre du prolétariat lui-même»: voilà ce qu'enseignaient constamment Marx et Engels. Or, pour pouvoir lutter en vue de son émancipation économique, le prolétariat doit conquérir certains droits politiques.

En outre, Marx et Engels se rendaient parfaitement compte qu'une révolution politique en Russie aurait aussi une importance énorme pour le mouvement ouvrier en Europe occidental.

La Russie autocratique a été de tout temps le rempart de la réaction européenne. La situation internationale exceptionnellement favorable de la Russie à la suite de la guerre de 1870, qui a semé pour longtemps la discorde entre la France et l'Allemagne, ne pouvait évidemment qu'accroître l'importance de la Russie autocratique comme force réactionnaire.

Seule une Russie libre, qui n'aura besoin ni d'opprimer les Polonais, les Finlandais, les Allemands, les Arméniens et autres petits peuples, ni de dresser sans cesse l'une contre l'autre la France et l'Allemagne, permettra à l'Europe contemporaine de se libérer des charges militaires qui l'écrasent, affaiblira tous les éléments réactionnaires en Europe et augmentera la force de la classe ouvrière européenne.

Voilà pourquoi Engels désirait tant l'instauration de la liberté politique en Russie dans l'intérêt même du mouvement ouvrier d'Occident. Les révolutionnaires russes ont perdu en lui leur meilleur ami.

La mémoire de Friedrich Engels, grand combattant et éducateur du prolétariat, vivra éternellement !

Le PCM d'Italie, « marxiste-léniniste » dans sa source, improductif dans sa nature

Le « Parti Communiste Maoïste d'Italie » (PCMI) n'a cessé de proclamer ces dernières années, ou plutôt ces deux dernières décennies, qu'il allait reconstituer un centre international pour les maoïstes ; il s'avère toujours plus que cela relève de la mystification. Le PCMI n'échappe pas à sa propre matrice et ne peut qu'entraîner avec lui à l'abîme ceux qui le suivent. Né dans le révisionnisme, il propage le révisionnisme : c'est inévitable.

Le PCMI est né en 2000, comme transformation de l'Organisation Communiste Rossoperaio (l'ouvrier rouge, rosso operaio). Cette organisation est née en 1992 comme prolongement du Collettivo Comunista Agit/Prop (collectif communiste d'agitation et de propagande), une des dernières subsistances de la scène marxiste-léniniste italienne des années 1960-1970, formé par conséquent à la fin des années 1970. La racine du PCMI se trouve d'ailleurs dans des militants ayant rejoint l'Union des communistes italiens

– Servir le peuple (l'Unione dei comunisti italiani – Servire il popolo), fondé en 1968.

Or, il est bien connu que dans les années 1960, il y a dans les pays impérialistes deux traditions s'opposant radicalement tout en se revendiquant de Mao Zedong. Il y a ceux qui se définissent comme marxistes-léninistes et adoptent un style puisé dans les années 1920-1930 ; il y a ceux qui considèrent qu'il faut saisir idéologiquement et culturellement la situation dans des pays capitalistes désormais développés.

Aux États-Unis, le Revolutionary Youth Movement (RYM) scissionnera en un RYM I donnant la guérilla des Weatherpeople et un RYM II donnant le Parti Communiste Révolutionnaire des États-Unis. En Allemagne, il y aura la Fraction Armée Rouge d'un côté et le KPD/ML de l'autre. En France, il y a eu l'UJC(ml) et la Gauche Prolétarienne d'un côté, le PCMLF de l'autre.

En Belgique, avec du retard, cela donnera les Cellules Communistes Combattantes d'un côté et le Parti du Travail de Belgique de l'autre. Et en Italie il est bien connu qu'il y a eu les Brigades Rouges d'un côté et les marxistes-léninistes de l'autre, avec deux « Parti Communiste (marxiste-léniniste) ».

Le PCMI se revendique justement des marxistes-léninistes ; il a existé, sous une forme ou une autre, à travers l'histoire italienne depuis la fin des années 1960, en ayant rejeté l'ensemble des organisations ayant participé au grand choc s'étalant de 1968 au milieu des années 1990.

Il a toujours, même, dénoncé les organisations menant la lutte armée, que ce soit les Brigades Rouges pour la construction du Parti Communiste Combattant, l'Union des Communistes Combattants, Prima Linea, les COLP, les multiples structures comme les Noyaux Armés pour les Contre-pouvoirs territoriaux, la Cellule pour la constitution du Parti Communiste Combattant, etc.

Cela veut dire que lorsque le PCMI se fonde, le premier mai 2000, il affirme assumer la « guerre populaire » en ayant réfuté pendant plusieurs décennies la clandestinité des Organisations Communistes Combattantes en Italie. Une telle incohérence ne pouvait rien donner de bon, à moins de considérer que la nature d'une organisation se décide dans le « monde des idées ».

C'est la raison pour laquelle le PCMI a pu littéralement accompagner jusqu'au bout la capitulation de la guerre populaire au Népal, en prétendant jusqu'à la fin des années 2000 qu'elle progressait, alors que ses dirigeants la liquidaient.

C'est aussi la raison pour laquelle le PCMI a pu prétendre soutenir la guerre populaire au Pérou pendant toutes les années 1990, tout en abandonnant totalement par la suite toute référence idéologique mise en avant durant cette période. Il est dans sa matrice de reculer.

À l'arrière-plan, il y a évidemment également la question de la fondation en 1984 du Mouvement Révolutionnaire Internationaliste (MRI), avec la revue *Un monde à gagner,* en défense de Mao Zedong. L'ancêtre du PCMI a pu soutenir le MRI et y prendre une place importante en Europe à partir du début des années 2000, parce que le MRI proposait une défense de Mao Zedong sur une base cosmopolite, coupée de la réalité de la lutte des classes. On était au niveau d'une reconnaissance formelle, exactement comme celle des « marxistes-léninistes » des années 1960.

C'est pour cela que les révolutionnaires conséquents en Europe ont toujours réfuté le MRI, n'y voyant qu'un prétexte à réfuter la lutte. Il faut savoir ici d'ailleurs que le MRI n'appuyait même pas le TKP(ML) et le TKP/ML, qui menaient la guerre populaire en Turquie, mais le TKP/ML Maoist Parti Merkezi (Centre du Parti Maoïste), n'existant qu'en Allemagne ! C'est tout à fait représentatif d'une lecture formelle et cosmopolite, qui tient à la source « marxiste-léniniste » des années 1960.

Cette origine dans les « marxistes-léninistes » des années 1960 n'est évidemment pas propre au PCMI ; on la retrouve chez le PCR du Canada, les gens se revendiquant du maoïsme en Allemagne (comme Jugendwiderstand ou Dem Volke dienen), etc.

Dans les faits, sur le plan de la pratique, tous ces gens ne font rien de bien différent par rapport aux pro-Albanais, aux partisans d'Enver Hoxha, qui sont historiquement le prolongement naturel des « marxistes-léninistes » des années 1960, avec leur approche mécanique, formelle, anti-culturelle, anti-intellectuelle, velléitaire et syndicaliste.

Il y a des revendications, du racolage au sujet de thèmes polémiques, les appels à lutter et à s'unir… sans jamais d'analyse de fond, d'étude matérialiste historique ou de compréhension du matérialisme dialectique dans les sciences, la culture, l'éducation, etc. Il n'y a que du bruit en appelant à rejoindre le « parti » de la lutte allant jusqu'au bout.

En 2008, le PCMI disait par exemple que « en France et en Italie se fait jour un régime développant un fascisme moderne et un État policier ». Où en est cette thèse, d'ailleurs anti-marxiste, aujourd'hui ? Elle a disparu, parce que le PCMI fait comme les pro-Albanais : il remplit de positions ses vides idéologiques, afin de passer le temps et d'occuper en apparence le terrain.

On s'imagine bien que le PCMI n'est donc pas du tout en mesure de contribuer de manière décisive à l'établissement d'un centre international pour les maoïstes. Il ne peut proposer qu'une version frelatée du maoïsme, il ne peut que louvoyer en étant d'accord avec plus ou moins tout le monde. Jamais il ne proposera de débats au sujet des grandes questions, jamais il ne sera en mesure de proposer des synthèses utiles aux maoïstes à travers le monde. Et plaignons la classe ouvrière italienne qu'elle ait à supporter cela, elle qui a su porter tellement de choses incontournables après 1968 !

Le matérialisme dialectique et la loi de la contradiction comme loi de la complémentarité oppositionnelle : la théorie des deux points

Le matérialisme dialectique considère que chaque phénomène forme une unité des contraires, ceux-ci étant en lutte, en opposition. C'est la loi de la contradiction, loi universelle de la matière éternelle et inépuisable en marche vers le communisme.

Le terme de contraire est dans ce cadre souvent assimilé à celui d'opposé. Dans ses notes philosophiques, Lénine dit ainsi :

> « Au sens strict, la dialectique est la recherche des contradictions dans l'essence des choses elles-mêmes. »
>
> « Le développement est la « lutte » des opposés. »

Les termes de contraire et d'opposé sont aisément interchangeables et dans les faits il est facilement passé d'un terme à l'autre, avec à l'esprit qu'ils seraient équivalents.

Dans la langue française, il existe d'ailleurs une grande ambiguïté dans la définition des deux termes ; on a tendance à définir quelque chose de contraire comme opposé, et quelque chose d'opposé comme un contraire, même s'il y a des nuances, selon le contexte.

La base de ces nuances est la suivante.

Opposer est un terme venant du latin, c'est poser vers, devant, c'est-à-dire poser en face, contre.

Il y a une idée de face à face. La contradiction, c'est ce qui vient contre-dire ; le terme vient également du latin. Il y a une idée d'annulation.

Les langues latines et le russe suivent pareillement ce schéma ; en allemand cela revient au même avec pour le terme contradiction widerspruch (wider signifiant à l'encontre, spruch le fait de dire) ; le terme gegensatz, opposition, signifie quant à lui au sens strict contre-phrase ou anti-phrase. Karl Marx et Friedrich Engels utilisent le terme de widerspruch, mais dans le sens de gegensatz ; la distinction n'est pas opérative.

Le langage mathématique fait quant à lui une distinction nette en apparence, mais on peut voir que cela revient au même.

L'opposé de 1 est -1, -2 pour 2, -3 pour 3, etc. L'opposé se pose contre, on retrouve l'idée de face à face : face à 1 il y a -1, face à 2 il y a -2, etc.

La contradiction est dénommée « inverse ». L'inverse désigne un nombre permettant d'arriver à 1 si on le multiplie par lui : 0,2 est l'inverse de 5, car 5 x 0,2=1 ; 0,01 est l'inverse de 100 car 0,01 x 100=1, etc.

Cet inverse contre-dit en fait un nombre, car il l'empêche de parvenir à 1, c'est-à-dire qu'il l'empêche de former une unité, d'être lui-même.

L'inverse annule le nombre, il anéantit son identité, il le contre-dit. On retrouve ici l'idée de contre-affirmation à une affirmation.

Cependant, si on raisonne en termes de tension, de conflit, on voit mal de prime abord une différence entre contraire et opposé, même dans le langage mathématique. On a en effet toujours deux aspects, qui se font face, l'un ne pouvant exister sans l'autre.

Les termes de contraire et d'opposé sont ainsi en rapport étroit, voire interchangeables, car ils ont en commun de signifier la négation.

Les nuances existantes ont trait avec les modalités de cette négation, mais leur substance est commune : leur rapport dialectique, à la fois lié (donc positif) et négatif.

Ces nuances négatives se retrouvent inlassablement dans tout langage cherchant à décrire les processus matériels. On parlera ainsi d'un vent contraire pour dire que le vent intervient et s'oppose au mouvement initial, formant une annulation.

Le terme opposé lui implique l'idée de résistance, d'un obstacle : on dira qu'on a fait face à une opposition.

Il y a une forte idée de tension.

On dira cependant indifféremment au contraire ou bien à l'opposé. Il est ici utile de se tourner vers la langue chinoise. Le terme de contradiction choisi initialement en chinois par Mao Zedong, Mao-dun, est composé de 矛, signifiant lance, et de 盾, signifiant bouclier.

Il s'appuie sur une vieille histoire, racontée par Han Fei Zi (280 – 233 avant notre ère) :

> « Un quidam, désireux de vendre sa lance et son bouclier, vantait l'excellence de celui-ci en ces termes : « Sa résistance est telle que rien ne peut l'entamer. Ce bouclier est absolument impénétrable. »
>
> Passant à la lance, il poursuivait : « Sa pointe est si bien affilée qu'il n'est rien qu'elle ne puisse entamer. Elle est omni-pénétrante. »
>
> – Comment, objecta l'interlocuteur, votre lance peut-elle entamer votre bouclier ?
>
> L'homme ne sut que répondre. Il s'était contredit. Logiquement, un bouclier absolument impénétrable et une lance omni-pénétrable ne peuvent aller de pair. »

On a ici une contradiction, quelque chose vient contre-dire autre chose, il y a annulation, même si l'idée de lance et de bouclier implique également une tension, donc une opposition.

Il y a d'autres expressions chinoises qu'il faut noter, telles 一分為二,yifenweier, signifiant un devient deux, chaque chose a deux côtés, etc. ; 对立统, duili tongyi, signifiant l'unité des opposés ; 相反相承, xiangfan xiangcheng, signifiant s'opposer et se promouvoir mutuellement ; 两點論, liangdian lun, qu'on peut traduire par la théorie des deux points.

Toutes ces expressions ont été utilisées en Chine populaire à l'époque de Mao Zedong, notamment au moment de la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne.

Elles sont utiles pour montrer que le terme de contradiction ne permet pas de cerner, en soi, de manière adéquate la complémentarité et la tension ; inversement, la notion d'opposé ne permet pas de saisir l'unité des deux pôles, qui est bien plus apparente avec le terme de contradiction.

Concrètement, contradiction et opposé forment deux aspects d'une même contradiction/opposition, les deux termes se rejoignant et se repoussant.

Si l'on veut éviter un tel va-et-vient, l'expression « théorie des deux points » semble plus abstraite de prime abord, mais elle permet de poser le cadre opératif dialectique.

L'expression a notamment été utilisé dans un article pour les cinquante ans du Parti Communiste de Chine, publié simultanément dans le Renmin Ribao (le Quotidien du peuple), le Hongqi (le Drapeau rouge, l'organe théorique), le Jiefangjun Bao (le Quotidien de l'Armée Populaire de Libération).

Ce document de 1971 retrace l'histoire du Parti, avec les luttes de deux lignes, entre la ligne rouge et la ligne noire à chaque étape, depuis la guerre révolutionnaire jusqu'à la construction du socialisme et la lutte contre les forces de la restauration capitaliste, avec donc la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne lancée en 1966, tout en soulignant qu'il en faudrait plusieurs.

La longue conclusion porte sur le fait de bien apprendre et mentionne l'importance de la théorie des deux points :

> « Nous devons suivre la théorie des deux points, pas la théorie d'un seul point.
>
> Tout en portant notre attention sur la tendance principale, nous devons prendre note de l'autre tendance qui est possiblement masquée.
>
> Nous devons prendre totalement en considération et fermement saisir l'aspect principal et en même temps résoudre un par un les problèmes soulevés par l'aspect non principal.
>
> Nous devons voir les aspects négatifs des choses tout comme leurs aspects positifs.
>
> Nous devons voir les problèmes qui se sont déjà soulevés et également anticiper les problèmes pas encore perçus, mais pouvant se soulever. »

Hsueh Li précisa cela dans un article de 1972, La théorie des deux points, où il expliqua dès le départ que :

> « Qu'est-ce que la théorie des deux points ?

C'est ce que nous appelons usuellement le matérialisme dialectique ; c'est la théorie marxiste-léniniste de la loi fondamentale de l'univers.

Le président Mao nous a donné une explication compréhensible et pénétrante dans son De la contradiction. »

Après avoir rappelé les fondamentaux du matérialisme dialectique, il conclut de la manière suivante :

« Parvenir à porter la théorie des deux points et à dépasser la théorie d'un seul point n'est pas simplement une question de méthode, mais de vision du monde.

La théorie des deux points appartient à la vision du monde prolétarienne et la théorie d'un seul point appartient à la vision du monde de la bourgeoisie et de toutes les classes exploiteuses.

Sans exception, la pensée des gens vivant une société de classe est marquée par une marque de classe et est invariablement influencée par l'orientation politique de la classe à laquelle ils appartiennent.

Même si des personnes ne relèvent pas des classes exploiteuses, elles sont immanquablement affectées par l'idéalisme et la métaphysique existant universellement dans la société de classe.

C'est pourquoi chaque personne des rangs révolutionnaires doit faire en sorte que soit éliminé de son esprit tout point de vue idéaliste et métaphysique, et doit faire des efforts constants pour remodeler son monde subjectif tout en changeant le monde objectif.

Ce n'est qu'ainsi que la théorie des deux points peut être soutenue et la théorie d'un seul point dépassée. »

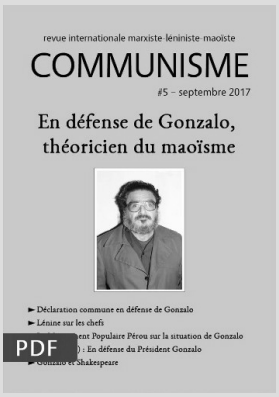
L'expression « théorie des deux points » permet de ne pas se focaliser sur l'idée d'annulation que peut impliquer abstraitement le terme de contradiction – et on notera que les révisionnistes chinois sont passés par là en disant que justement il fallait accepter l'existence de la contradiction, accepter les choses négatives, etc.

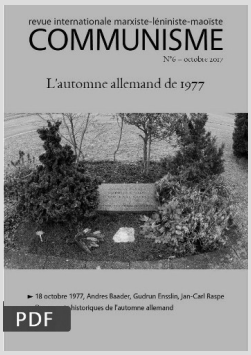
L'expression « théorie des deux points » permet également de ne pas employer le terme d'opposition, qui perd de vue l'unité et risque d'amener à réfuter même l'unité des contraires, sur un mode gauchiste.

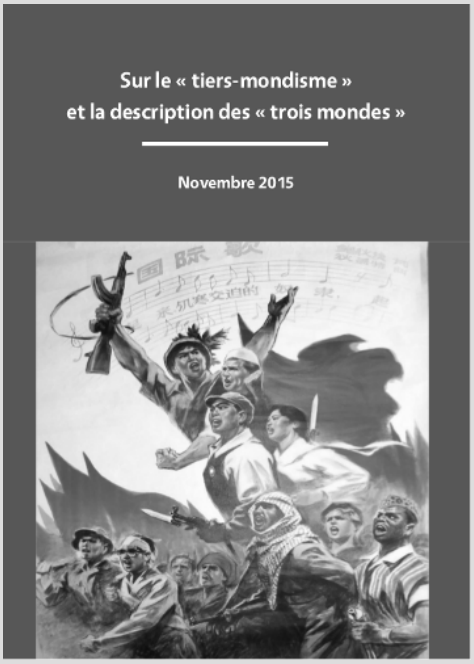
L'expression « théorie des deux points » souligne qui plus est immédiatement l'existence de deux aspects, ce qui est important à une époque où la bourgeoisie cherche à nier la dialectique, comme en témoigne la réfutation nihiliste de l'existence de l'homme et de la femme.

Elle permet de modifier son état d'esprit tout en transformant la réalité : ai-je bien suivi la théorie des deux points, ai-je bien vu les deux aspects, en m'appuyant sur la tendance principale pour voir dans quel sens aller ?

L'expression permet ainsi de mettre l'accent sur la pratique : c'est un bon équivalent aux termes contradiction et opposition, qui sont eux-mêmes « deux points ».







Lisez, diffusez Communisme !